

# LES LANGUES AFRICAINES, UNE VOIE A EXPLOITER DANS LE CADRE DU DEVELOPPEMENT DU CONTINENT : LE CAS DU DIOULA EN AFRIQUE DE L'OUEST

**Youssef SYLLA**

*Yossefsylla13gmail.com*

*Institut Pédagogique National de l'Enseignement Technique et  
Professionnel (IPNETP), Côte d'Ivoire*

*Département des Formations Générales, Section Techniques  
d'Expression.*

## Résumé

*Le continent africain est à la croisée des chemins. La problématique de son développement reste posée et les solutions pour y parvenir demeurent d'actualité. On parle de développement en économie, en géographie, en sciences humaines ou encore en mathématiques. Dans tous ces domaines, des objectifs de développement sont élaborés et les résultats obtenus ont permis d'assurer à notre humanité un mieux-être. En Afrique, la réalité est tout autre. La pauvreté plombe et rend à néant certains efforts, alors que les potentiels existent. En réalité, ils sont ignorés ou encore minorés. Des domaines comme la linguistique restent inexplorés. Pourtant, la réalité nous enseigne que les pays développés ont fait de leur langue des outils au service de leur développement. La langue de ce point de vue devient un outil au service du développement. Les langues africaines ne sont pas forcément différentes de ces langues. Le dioula, langue transfrontalière parlée dans la quasi-totalité des pays ouest africains, a des atouts naturels qu'il faut pouvoir exploiter et en faire un pilier de développement du continent. Dans la même veine, elle doit pour être intégrée dans la modernité.*

**Mots clés :** *Afrique, développement, dioula, langue*

## Summary

*The African continent is at a crossroads. The problem of its development remains raised and the solutions to achieve it remain relevant. We talk about development in economics, geography, human sciences and even mathematics. In all these areas, development objectives are developed and the results obtained have ensured better well-being for our humanity. In*

*Africa, the reality is completely different. Poverty weighs down and destroys certain efforts, even though potential exists. In reality, they are ignored or even downplayed. Areas like linguistics remain unexplored. However, reality teaches us that developed countries have made their languages tools to serve their development. From this point of view, language becomes a tool for development. African languages are not necessarily different from these languages. Dioula, a cross-border language spoken in almost all West African countries, has natural assets that must be exploited and made a pillar of development on the continent. In the same vein, it must be integrated into modernity.*

**Keywords :** Africa, development, Dioula, language

## Introduction

Le terme de développement désigne, en sciences humaines, l'amélioration des conditions et de la qualité de vie d'une population, en référence également à son mode d'organisation sociale et à la production d'un bien-être. On parle de développement en économie, en géographie, en sciences humaines ou encore en mathématiques. Dans tous ces domaines, des objectifs de développement sont élaborés et les résultats obtenus ont permis d'assurer à notre humanité un mieux-être. En Afrique, la réalité est toute différente. La pauvreté plombe et rend à néant certains efforts, alors que les potentiels existent. En réalité, ils sont ignorés ou encore minorés. Des domaines comme la linguistique restent inexplorés. Surement à tort. Les concepts liés à la notion de développement sont véhiculés par les mots ou encore par les langues. Fort de ce constat, il ne paraît pas superflu de dire d'une langue quelle est un outil de développement. Abdou Diouf, ancien président sénégalais, en est convaincu. Ainsi affirmait-il à la faveur d'une interview réalisée par Sébastien Le Fol dans *Le Figaro* [2013] : « Le français n'est pas seulement le porte-étendard de la diversité culturelle, c'est aussi la langue du développement. » Peut-on en dire autant pour les langues africaines ? Une exploration de l'univers linguistique africain nous a conduit à la présente

réflexion : « Les langues africaines, une voie à exploiter dans le cadre du développement du continent : cas du dioula en Afrique de l'Ouest. » En clair, comment faut-il agir sur les langues africaines pour qu'elles deviennent des instruments de développement ? La présente communication s'attachera ainsi à montrer, à partir d'un travail de terrain et de publications diverses, que les langues africaines sont aussi des langues de développement. Pour y parvenir, nous nous appuyerons sur le dioula, une langue africaine de l'Afrique de l'Ouest tantôt appelée *dioula*, *malinké* ou *bambara* en fonction des contingences.

Notre démarche consistera donc à montrer qu'en tant que langue transfrontalière, le dioula a des atouts naturels qui font de lui un outil de développement. Il convient également de révéler que pour atteindre cet objectif, il faut qu'il soit enraciné dans la modernité.

## **1. Le dioula une langue transfrontalière**

Le dioula est en effet une langue transfrontalière en Afrique de l'Ouest au regard du nombre de locuteurs qui l'utilisent. Il est pratiqué, naturellement ou par adoption par le Burkina Faso, la Côte d'Ivoire, la Gambie, le Ghana, la Guinée, la Guinée Bissau, le Liberia, le Mali, la Mauritanie, le Niger, le Sénégal et la Sierra Leone. [Konaté Yaya 14-1 : 2016, Vol. 14, n°1] et fait partie d'un continuum linguistique, c'est-à-dire le mandingue, avec pour foyer historique l'Empire du Mali. Le Mandingue, en effet, est considéré comme une langue composée de plusieurs dialectes : bambara et malinké de Kita, maninka de l'Est et malinké de l'Ouest au Mali, dioula en Côte d'Ivoire et au Burkina Faso, mandinka au Sénégal, en Gambie et en Guinée Bissau ou maninka de l'Est en Guinée.

Le dioula a beaucoup d'atouts naturels qu'il faut exploiter pour atteindre les objectifs de développement recherché.

### ***1.1. Un vecteur de grande communication***

L'un des problèmes qui plombent le développement de l'Afrique est la question de la communication ou de la transmission des informations, voire des messages, au regard de la diversité des langues qui y sont pratiquées. En clair, la multiplicité des langues n'est pas toujours gage de richesses. Quelquefois, elle s'avère être un frein à la transmission ou aux échanges d'informations entre des peuples ne partageant pas la même langue. Pour que cela soit possible, il faut que l'un des interlocuteurs parle la langue de l'autre.

Or, à écouter Robert Chaudenson et Didier de Robillard (cité par Rodolphine Sylvie Wamba [2006]), le développement est d'abord un problème de communication qu'il s'agisse d'éducation, de formation, d'information, de santé ou de toutes autres secteurs constituant des leviers de développement.

Considérons le cas du dioula. Cette langue est pratiquée en Afrique de l'Ouest par environ vingt millions d'habitants de part et d'autre des frontières de douze pays, comme nous le mentionnons déjà. Les usagers de cette langue se trouvent ainsi à l'abri des facteurs bloquant la circulation des idées, le partage des savoirs, l'expression des identités individuelles et collectives à l'intérieur de leur espace géolinguistique. Tant que la communication n'est pas bloquée, érodée ou interrompue, il y a plus de chance que les populations, qui ont en partage cette langue, partagent les mêmes informations. La diffusion et la remontée des connaissances du terrain sont des processus qui peuvent donner lieu, les concernant, à des modifications ou à des changements comportementaux, voire sociaux ou environnementaux.

C'est fort de ce constat que Radio France Internationale, en abrégé RFI, pour étendre son hégémonie dans l'espace africain et pour avoir plus d'auditeurs en Afrique de l'Ouest, a intégré, en 2015, le mandingue, langue souche du dioula, au nombre des langues parlées sur ses antennes après le haoussa en 2007 et le swahili en 2010. À ce propos, Marie-Christine Saragosse, alors présidente de France Médias Monde, affirmait, de mener à bien le projet. « On a porté notre choix sur le mandingue, car comme le haoussa et le swahili, c'est une langue qui a traversé les frontières ». (Publié le : 18/10/2015 - 20 :09, Modifié le : 19/10/2015 - 14 :33).

Le choix porté sur cette langue ne se limite pas à ce simple fait. Elle fait le constat que le travail de couverture se déroule en français dans cette zone linguistique. « Or, si les gens ne comprennent pas, on perd le bénéfice de ce qui est la "signature RFI" [...]. Il serait dommage d'en priver des zones qui vivent des situations difficiles. [...], il fallait parler à ces locuteurs dans leur langue pour les aider à mieux comprendre l'univers complexe dans lequel ils vivent.

### ***1.2. Un outil d'intégration***

L'intégration sous-entend l'acte de rapprochement. En Sociologie, l'intégration est le processus qui permet à une personne ou à un groupe de personnes de se rapprocher et de devenir membre d'un même groupe ou d'un groupe plus grand. Il peut aussi s'agir d'une action individuelle d'adaptation ou d'insertion au sein d'un groupe donné. On parle aussi d'intégration régionale ou sous régionale par allusion au regroupement initié par des pays en vue d'asseoir des entités économiques, politiques, sociales ou encore fondées sur une même langue, comme c'est le cas avec la Francophonie ou le Commonwealth.

Ces genres d'organisation n'existent pas en Afrique, malheureusement, ou même si c'est le cas, nous ne sommes qu'à

l'étape des intentions, voire des balbutiements. En Afrique de l'Ouest, on aurait pu créer un regroupement des pays ayant en commun le dioula avec pour objectif de favoriser l'intégration de ces pays. Les individus se sentiront ainsi concernés par les mêmes réalités et œuvreront, dans un élan collectif, pour trouver des solutions aux problèmes qui minent leur épanouissement.

À voir de près, les pays les plus développés, qu'il s'agisse des États Unis et du Canada, en Amérique du Nord ; de la France et de l'Allemagne, en Europe ; du Japon ou de la Corée du Sud, en Asie, pour ne citer que ces pays, ont leur propre langue à l'inverse des pays colonisés comme la Côte d'Ivoire, la Guinée, Le Mali, le Burkina Fasso ou le Libéria. Ces derniers ont fait le choix d'utiliser la langue du colonisateur, une fois les indépendances acquises, dans pratiquement tous les secteurs d'activités et espaces de leur État. Ils sont malheureusement, comme c'est le cas, classés au nombre des pays pauvres. À partir de ce constat, certaines thèses s'accordent à dire qu'aucun pays ne peut se développer avec une langue venue d'ailleurs.

On peut donc aisément déduire que les langues étrangères constituent un frein au développement de nos pays. Il convient, au contraire, de faire la promotion de nos langues, car on ne pense mieux que dans sa propre langue. Les élites africaines doivent le savoir et l'Afrique ne peut s'y déroger. Les langues transfrontalières comme le dioula, en Afrique de l'Ouest, constituent un moteur de développement. Comme nous le mentionnons déjà, le dioula est une langue pratiquée par plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest. Elle constitue, pour ce faire, un motif de rapprochement de ceux qui le pratiquent. En favorisant l'intégration, c'est tout un marché économique dont il favorisera l'éclosion. Pour les promoteurs des langues africaines, à l'instar des experts de l'Académie des langues (Acalan) : une institution spécialisée de l'Union Africaine, créée en 2006, le développement de l'Afrique se trouve dans la pratique des langues locales.

Le dioula, en tant que langue transfrontalière permettra, par exemple, aux usagers ivoiriens pratiquant cette langue d'avoir accès, et vice versa, au mode de vie et à la culture du Mali ou de la Guinée, de Burkina Fasso ou du Libéria, de la Sierra Leone ou de la Gambie, etc. levant ainsi les difficultés d'intégration culturelle liées à la connaissance, limitée ou non, de la langue du pays voisin.

### ***1.3. Une langue commerciale***

Le dioula, langue simplifiée du Bambara, est utilisée, à l'origine, par les commerçants itinérants originaires du Mali actuel. Fréquentant régulièrement les marchés et les routes, ils ont fini par répandre leur langue sur toute la surface du territoire, dans les villes comme dans les banlieues (Tera Kalilou : 1986, cité par Konate Yaya : 2016) en Côte d'Ivoire comme partout ailleurs dans la plupart des pays en Afrique de l'Ouest.

Il est également désigné par le terme péjoratif de *taboussou* ou *taboussoukan*, de *tagboussou* ou *tagboussoukan*. Le terme dioula renvoie à la notion de commerce ; l'activité elle-même en dioula est traduite par le mot *Djoulaya* ou *Djagouya*, selon les prononciations et en fonction des pays. L'individu exerçant cette activité est appelé *Djoulatchè* s'il s'agit d'un homme ou de *Djoulamoussou* quand on a affaire à une femme.

En réalité, cette appellation est employée, à l'origine, pour désigner un groupe d'individus s'exprimant dans une même langue donnée. Comme langue d'une communauté ethnique, le dioula a fini par s'imposer comme vecteur d'échange dans les espaces commerciaux. On se rend bien compte qu'au lieu d'être pratiquée par les autochtones uniquement, il l'est aussi par les personnes issues d'autres communautés linguistiques.

En tant que langue transfrontalière, mais aussi grâce à l'activité commerciale, le dioula s'est imposé comme une langue d'échange à l'échelle ouest africaine. Dans les marchés au

Burkina, en Côte d'Ivoire et au Mali ou ailleurs en Afrique de l'Ouest, c'est le moyen d'expression favorite des clients et des marchands. Grâce à l'activité commerciale, les dioulas ont réussi à étendre la sphère de la pratique de leur langue à d'autres peuples, en échangeant du coup avec eux us, coutumes et civilisations, mais aussi et surtout en leur apprenant la langue du commerce. De cette façon l'activité commerciale a favorisé l'expansion du dioula pour en faire une langue dominante en Afrique occidentale.

Langue commerciale par excellence, le dioula possède les atouts essentiels pour s'imposer comme un instrument à part entière de l'activité commerciale et partant comme un moteur de développement.

## **2. Dioula, une langue à ancrer dans la modernité**

En dépit de l'étendue de l'espace géographique et linguistique où il est pratiqué, nonobstant l'importance de la population qui l'utilise comme langue véhiculaire, le dioula est fortement mis en compétition avec les langues issues de la colonisation. Pour renverser cette tendance et en faire un véritable outil de développement, il faut lui accoler une valeur ajoutée, c'est-à-dire en faire un instrument intellectuel en l'intégrant dans la modernité.

### ***2.1. Un instrument intellectuel***

Les institutions scolaires en Afrique de l'Ouest ont pour langue d'enseignement le français ou l'anglais. Le dioula n'a pas ce privilège. Les politiques, au lendemain des indépendances, ont fait le choix d'ériger ces langues étrangères au rang de langue officielle et de travail laissant les langues locales à leur simple sort. Il faut sortir de cette logique et leur donner les moyens d'être un instrument intellectuel capable aussi de pouvoir exprimer ou dire les formules et formulations



scientifiques telles qu'édictees par les théories scientifiques ou technologiques. Mais, comment s'y prendre pour atteindre cet objectif ?

En tant que langue de large utilisation et d'interactivité, utilisée dans de nombreux espaces et secteurs d'affaires et du commerce, il faut concéder au dioula la place qui est la sienne. Le Mali s'y est déjà engagé en faisant un petit pas dans la reconnaissance du Bambara, langue souche du dioula, devenue langue officielle au même titre que les autres langues au détriment du français qui garde son statut de langue de travail.

Il faut aussi aller plus loin en créant un cadre pour enseigner le dioula. Des documents existent dans ce sens. Un alphabet et un dictionnaire en dioula sont déjà élaborés. Le Guinéen Kanté a créé en 1949 l'alphabet *Nko* pour convenir aux sons des langues mandingues, le dioula y compris. (Jean-Loup Amselle). Cela constitue une avancée, mais en partie seulement. Il est important de passer à une autre étape. Il faut songer à l'enseignement de cette langue. Un tel projet trouve tout son sens dans le fait que nombreux sont ceux qui, dans les contrées les plus reculées à l'intérieur du continent ou même dans les quartiers populaires des grandes villes africaines, ne parlent pas français, anglais ou toute autre langue héritée de la colonisation. Ils n'ont que la langue locale pour interagir. Il faut donc procéder à l'alphabétisation des adultes pour que ceux qui le veulent, aussi bien en milieu urbain qu'en milieu rural, fassent le relais auprès des jeunes.

Dans cette même veine, en ancrant la langue dioula dans un système d'écriture, on évitera qu'il disparaisse. On passera ainsi de l'oralité à l'écriture. Les différents États, ayant en commun cette langue, ont leur partition à jouer. Pour y parvenir, ils devront veiller à la création, puis à la formation de classes d'alphabétisation pour prendre ensuite les décisions qu'il faut en vue d'introduire le dioula dans le système éducatif classique, voire dans l'administration à l'intérieur les contrées où cela est

possible comme l'a réussi l'Éthiopie, mais en l'adaptant à l'environnement ouest africain.

L'enseignement du dioula aidera ceux qui sauront l'écrire, ou qui auront reçu une formation, d'acquérir des capacités telles que la mémoire, l'attention, le raisonnement et la planification. Leur formation dans ladite langue leur permettra également de résoudre des problèmes, d'exercer un jugement et de comprendre le monde qui les entoure pour ensuite mettre en pratique ce qu'ils auront appris.

## ***2.2. Entreprendre une réforme linguistique***

L'existence d'une écriture scientifique en langues africaines s'impose. Ce qui supposerait l'explicitation des concepts scientifiques fondamentaux liés aux inventions technologiques récentes dans la langue maternelle de l'enfant. Comme l'a noté Benjamin Lee Whorf, l'un des deux auteurs de la célèbre hypothèse Sapir-Whorf : « Nous disséquons la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues maternelles. »

Le développement d'un alphabet, d'une orthographe et d'une grammaire ne constitue qu'un point de départ. Il faut aller plus loin en opérant une refonte linguistique, c'est-à-dire adapter le dioula aux exigences linguistiques mondiales. L'exemple du Somali, comme le montre Griefenow-Mewis (2004), témoigne qu'il est possible d'utiliser les langues africaines dans les domaines de la vie pour nommer les choses, car nommer les choses, c'est les voir et les comprendre. Seul ce qui n'existe pas n'as pas de nom. Quand la chose existe dans une langue, il a forcément un nom. Dans une autre langue, où il n'est pas connu, il ne peut exister de nom pour le désigner. Ainsi, selon une certaine réflexion : « Nous sommes myopes ou aveugles à ce pour quoi nous n'avons pas de nom. »

Le dioula n'a pas assez intégré la modernité. Des éléments issus des domaines technologiques sont bien présents dans son lexique avec des origines propres à cette langue.

Fusil = *Mori faga*

Vélo = *Nogo so*

Chaise = *Sigui lan*

Tabouret = *Gbagani*

D'autres mots existent, mais avec une déformation orthographique.

Automobile = *Mobili*

Assiette = *Assièti*

Verre = *Vèri*

Ampoule = *Ampouli*

Table = *Taberi*

Il existe la catégorie de noms empruntés au français ou à l'anglais sans déformation morphologique.

Télévision

Connexion

Radio

Avion

Internet

Souris

Rendez-vous

Cette technique d'enrichissement de la langue dioula doit être renforcée de façon à favoriser son utilisation dans l'univers scientifique, technologique, cybernétique, etc. Le dioula est encore à la traîne dans ce domaine parallèlement à des langues africaines comme le Swahili, le haoussa, le zulu, etc. (Viola Krebs et Namory Diakhaté, 2016). C'est à ces conditions que le dioula pourra intégrer la modernité et devenir une langue de développement

## Conclusion

Au total, le dioula, à l'instar de la plupart des langues africaines, présente des atouts et des possibilités à exploiter pour en faire un outil de développement. Il a l'avantage d'être une langue transfrontalière, donc de large diffusion, qu'il faut cependant ancrer dans la modernité. À ce niveau, il doit pouvoir opérer son mu et permettre de nommer les choses et traduire les faits quels que soient les domaines de la vie.

## Bibliographie

Amselle Jean-Loup 1996, Le N'Ko au Mali. In: *Cahiers d'études africaines*, vol. 36, n°144. DOI : <https://doi.org/10.3406/cea.1996.1870>

Konate Yaya, « Le dioula véhiculaire : Situation sociolinguistique en Côte d'Ivoire », *Corela* [En ligne], 14-1 | 2016, mis en ligne le 16 juin 2016, consulté le 21 septembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/corela/4586>

Krebs Viola et Diakhaté Namory , « Langues africaines dans un contexte urbain : la situation du continent et le cas du Sénégal et de la Tanzanie », *Droit et cultures* [En ligne], 72 | 2016-2, mis en ligne le 26 septembre 2016, consulté le 08 janvier 2024.

URL : <http://journals.openedition.org/droitcultures/3944> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/droitcultures.3944>

Le Fol Sébastien,  
<https://www.lefigaro.fr/culture/2013/03/20/03004-20130320ARTFIG00315-abdou-diouf-le-francais-est-la-langue-du-developpement.php>, Publié le 20/03/2013 à 06:00

Wamba Rodolphine Sylvie, *Problématique des langues et question de développement en Afrique francophone subsaharienne*, Nouvelles Études Francophones, Vol. 21, No. 2 (Automne 2006), pp. 136-148 (13 pages)